

Primo Levi commentateur de sa propre résilience

Irena Prosenc Segula

Volume 38, Number 1, Fall 2006

Écriture, mémoire, résilience

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/014823ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/014823ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Segula, I. P. (2006). Primo Levi commentateur de sa propre résilience. *Études littéraires*, 38(1), 69–76. <https://doi.org/10.7202/014823ar>

Article abstract

Primo Levi, whilst bearing witness to concentration camps, is also an acute commentator of his own resilience, accomplished through writing. Having suffered the trauma of dehumanization, Levi discovers the urgency of telling his story, yet remains aware of the complex issues implied in autobiography. Memory thus becomes an essential factor which assumes divergent functions. Levi reconstructs his identity by telling his story, the value of which is heightened by his role of witness. His story furthermore serves as a protective barrier between the present and the atrocious past.



Primo Levi commentateur de sa propre résilience

IRENA PROSENC SEGULA

Primo Levi est connu principalement comme auteur de témoignages sur la détention dans le camp de concentration d'Auschwitz¹, et plus précisément comme auteur de *Si c'est un homme* (*Se questo è un uomo*). Bien que son œuvre ne se réduise aucunement aux témoignages sur les camps nazis, il est néanmoins vrai que la thématique de *Si c'est un homme* est développée et approfondie dans plusieurs autres œuvres, notamment dans *Les naufragés et les rescapés* (*I sommersi e i salvati*), *La trêve* (*La tregua*), dans plusieurs récits autobiographiques faisant partie du *Système périodique* (*Il sistema periodico*) et d'autres recueils, dans des poèmes (*À une heure incertaine — Ad ora incerta*) ainsi que dans de nombreux essais, articles et entretiens².

Dans la partie de son œuvre liée à la thématique concentrationnaire, Primo Levi apparaît comme porteur d'un témoignage d'une grande valeur éthique et esthétique. Qui plus est, il est un commentateur extrêmement lucide de lui-même : de sa propre expérience, de ses identités, du processus de l'écriture étroitement lié à la mémoire et, finalement, de sa résilience grâce à l'écriture. Le présent article se propose d'étudier ces aspects explicitement réflexifs de sa production, qui sont d'autant plus captivants que Levi tend toujours à une expression ordonnée, délibérément claire et rationalisée, s'appuyant en outre sur une mémoire détaillée et précise.

À plusieurs reprises, Levi définit sa détention à Auschwitz comme l'expérience centrale de sa vie, « extrêmement douloureuse mais précieuse³ ». Si elle n'a pas donné que des résultats négatifs, c'est surtout grâce à la valorisation de cette expérience comme source de savoir et de réflexions :

L'expérience du camp de concentration a été fondamentale pour moi. Naturellement, je n'y retournerais pas ; mais, à part l'horreur de cette expérience, que je ressens toujours,

1 Primo Levi (1919-1987) a été déporté à Auschwitz en tant que juif italien en février 1944 et y est demeuré jusqu'à la libération du camp en janvier 1945.

2 Toutefois, il ne nous semble pas opportun d'aller jusqu'à soutenir que toute l'œuvre littéraire de Levi n'est qu'une réécriture de *Si c'est un homme* (voir, par exemple, Alberto Cavaglion, *Primo Levi e Se questo è un uomo*, 1993, p. 8 et suivantes ; David Bidussa, « Tempo storico e tempo cronologico nella scrittura di Primo Levi », 2000, p. 109 et suivantes).

3 Primo Levi, « Conversazione con Daniela Amsallem », dans *Primo Levi*, 1997, p. 57 (« estremamente dolorosa ma preziosa »).

je ne peux pas nier qu'elle ait eu aussi des résultats positifs. Là-bas, il me semble avoir appris à connaître la nature humaine [...] Ma vraie université, ce fut Auschwitz⁴.

C'est précisément l'expérience de la déportation qui conduit Levi à l'écriture. Il revient souvent sur le fait qu'il ne serait jamais devenu écrivain sans Auschwitz : « Si je n'avais pas vécu l'épisode d'Auschwitz, je n'aurais probablement jamais écrit⁵ » ; « Ce fut l'expérience du Lager qui m'obligea à écrire⁶ ». Plus que d'une simple motivation, il s'agit pour l'auteur du besoin, voire de l'urgence de raconter. Il commente la genèse de *Si c'est un homme*, écrit immédiatement après la guerre, comme un processus orienté en premier lieu vers la purification, la libération et la recherche d'une sérénité intérieure :

Le besoin de raconter aux « autres », de faire participer les « autres », avait acquis chez nous, avant comme après notre libération, la violence d'une impulsion immédiate, aussi impérieuse que les autres besoins élémentaires ; c'est pour répondre à un tel besoin que j'ai écrit mon livre ; c'est avant tout en vue d'une libération intérieure⁷.

Cette tentative de se libérer, de triompher de l'expérience traumatique en la racontant aux autres est étroitement liée à l'une des fonctions que peut assumer un récit : celle de donner sens à une expérience, à une souffrance, à un souvenir perçu comme insensé. Selon Boris Cyrulnik, un tel emploi du récit est fondamental pour faciliter la résilience⁸. Levi déclare même que « raconter, c'est un médicament sûr⁹ », en précisant :

Ma manière personnelle de vivre avec la mémoire a été de l'exorciser, si vous voulez, en écrivant. Cela a été un instinct. Aussitôt rentré à la maison [...] j'ai éprouvé un intense besoin de raconter et d'écrire, ce qui a été salutaire, parce que cela m'a fait sortir de mon cauchemar¹⁰.

Cependant, « les autres » (les interlocuteurs, les auditeurs, les lecteurs) ne sont pas nécessairement disponibles pour écouter de tels récits. C'est en effet ce qui s'est passé lors de la parution de *Si c'est un homme* en 1947 et, de façon plus générale, à l'égard de nombreux témoignages sur les camps d'extermination immédiatement après la Seconde Guerre mondiale¹¹. D'ailleurs, c'est l'une des raisons pour lesquelles, dans

4 Ferdinando Camon, *Conversazione con Primo Levi*, 1997, p. 64 (« l'esperienza del lager è stata fondamentale, per me. Naturalmente non ci tornerei ; però, accanto all'orrore di questa esperienza, che sento ancora adesso, non posso negare che essa abbia avuto anche risultati positivi. Lì mi pare di avere imparato a conoscere i fatti degli uomini [...] la mia vera università è stata Auschwitz »).

5 Primo Levi, « Appendice », dans *Si c'est un homme*, 1987, p. 213.

6 *Id.*

7 Primo Levi, « Préface », dans *Si c'est un homme*, op. cit., p. 8.

8 Boris Cyrulnik, *Un merveilleux malheur*, 1999.

9 Primo Levi, « La sfida della molecola », dans *Il fabbricante di specchi : racconti e saggi*, 1986, p. 30 (« Raccontare è una medicina sicura »).

10 Milvia Spadi, « Capire e far capire », dans Primo Levi, *Conversazioni e interviste 1963-1987*, 1997, p. 258 (« Il mio personale modo di convivere con la memoria è stato questo : di esorcizzarla, se si vuole, scrivendo. È stato un istinto. Appena ritornato a casa [...] ho provato un bisogno intenso di raccontare e di scrivere, che è stato salutare, perché mi ha tolto dall'incubo »).

11 Voir aussi Boris Cyrulnik, *Un merveilleux malheur*, op. cit., p. 14, 60 et 140.

les commentaires explicites de Levi, le besoin de raconter s'accompagne souvent d'un sentiment de peur : peur de ne pas être écouté ou compris, peur de ne pas être capable de communiquer et d'exprimer ce que beaucoup définissent comme inexprimable.

En dépit de ces doutes, Levi réussit parfaitement et surtout lucidement à communiquer l'expérience d'Auschwitz à son « tiers », son lecteur idéal. Toujours disponible à la réflexion sur soi-même, il se présente comme un « amphibie », un « centaure¹² » scindé en deux identités : celle du chimiste et celle de l'écrivain. Il aime d'ailleurs à se définir comme un « chimiste qui devenait écrivain le dimanche¹³ ». Homme de plusieurs métiers, il se déclare donc porté à « reconnaître, analyser et peser¹⁴ » son expérience. Ce répertoire des expressions-clés empruntées à la chimie est renforcé par son interprétation du récit (oral et écrit) comme « un instrument nouveau, fait pour peser, pour diviser, pour vérifier¹⁵ ». Sur la base de telles dispositions, Levi dit avoir passé sa détention à Auschwitz dans un état d'esprit vif et ouvert, en s'efforçant toujours de comprendre ce qui, au premier abord, lui paraissait essentiellement incompréhensible :

Je me rappelle avoir vécu mon année d'Auschwitz dans un état d'esprit extrêmement alerte. Je ne sais pas si cela dépendait de ma formation professionnelle, ou d'une endurance insoupçonnée, ou d'un bon instinct. Je n'arrêtai jamais d'enregistrer le monde et les gens autour de moi, au point que j'en conserve toujours une image incroyablement détaillée. J'avais un désir intense de comprendre¹⁶.

Pour Levi, l'expérience traumatique de la déportation est basée sur la déshumanisation des victimes. Celle-ci se réalise en trois stades successifs par lesquels l'homme est réduit à l'état d'animal, de chose, et, enfin, à une matière brute. La « démolition d'un homme » commence par la privation de toute possession, ce qui est un signe matériel de la perte de l'identité¹⁷. Ceci déclenche un processus que Levi appelle la « bestialisation¹⁸ ». Il s'agit d'une existence prolongée au niveau animal pendant laquelle les déportés sont soumis à des conditions de vie si atroces (la faim, l'épuisement, le froid, la violence, la peur) que « l'espace pour réfléchir, pour raisonner, pour éprouver des sentiments [est] anéanti¹⁹ ». D'ailleurs, les coups reçus par les détenus à tout moment sont une

12 Edoardo Fadini, « Primo Levi si sente scrittore "dimezzato" », dans Primo Levi, *Conversazioni e interviste 1963-1987*, op. cit., p. 107 (« Io sono un anfibio [...], un centauro »).

13 Primo Levi, *I sommersi e i salvati*, 1991, p. 137 (« chimico che diventava scrittore alla domenica »).

14 *Ibid.*, p. 114 (« riconoscere, analizzare e pesare »).

15 Primo Levi, « Lo scrittore non scrittore », dans *L'asimmetria e la vita : articoli e saggi 1955-1987*, 2002, p. 147 (« uno strumento nuovo, fatto per pesare, per dividere, per verificare »).

16 Philip Roth, « Primo Levi », dans *Shop Talk : A Writer and His Colleagues and Their Work*, 2001, p. 8 (« I remember having lived my Auschwitz year in a condition of exceptional spiritedness. I don't know if this depended on my professional background, or an unsuspected stamina, or on a sound instinct. I never stopped recording the world and people around me, so much that I still have an unbelievably detailed image of them. I had an intense wish to understand »).

17 Primo Levi, *Si c'est un homme*, op. cit., p. 26.

18 Primo Levi, *Se questo è un uomo*, 1989, p. 152 (« bestializzazione » ; dans la traduction française : « ils avaient bel et bien fait de nous des bêtes » ; Primo Levi, *Si c'est un homme*, op. cit., p. 185).

19 Primo Levi, *I sommersi e i salvati*, op. cit., p. 57 (« lo spazio di riflettere, per ragionare, per provare affetti, era annullato »).

confirmation de leur dégradation, car ils ne sont, pour Levi, qu'une variante du langage propre à la communication avec les bêtes. Parmi les autres signes de la « bestialisation », il énumère le tatouage, le fait d'être contraint à la promiscuité, l'offense à la pudeur, le manque (intentionnel) de cuillers. Cependant, la dégradation ne s'arrête pas là. Parmi les épisodes-clés de *Si c'est un homme* figurent en effet l'examen de chimie que Levi doit passer auprès d'un SS qui le traite comme une chose²⁰, et l'épisode du Kapo qui se nettoie tout naturellement la main sur ses vêtements, « sans haine et sans sarcasme²¹ ». Levi dénonce en outre l'usage sacrilège du corps humain comme objet (par exemple, dans les expériences médicales inutilement cruelles) qui s'étend jusqu'au traitement des corps après la mort. Selon lui, c'est un indice qu'il ne s'agit pas de restes humains mais d'une « matière brute, indifférente, bonne, dans le meilleur des cas, à quelque emploi industriel²² ». La somme de son expérience est donc celle d'une démolition totale de l'identité, consistant en la perte de l'humanité même :

Le sentiment de notre existence dépend pour une bonne part du regard que les autres portent sur nous : aussi peut-on qualifier de non humaine l'expérience de qui a vécu des jours où l'homme a été un objet aux yeux de l'homme²³.

Levi reconnaît le moment où le processus de la déshumanisation s'arrête et s'inverse, où il se sent redevenir un homme. Cela se produit pendant les derniers jours passés dans le camp abandonné par les Allemands, où Primo et ses amis prennent soin des autres malades, désobéissant à la loi du camp selon laquelle chacun ne pense qu'à soi-même. Mais ce n'est qu'un commencement de la récupération de leur identité propre.

Levi constate que la réaction au trauma de la déportation peut être double : se taire ou raconter, oublier ou se souvenir ; il s'agit de la « double nécessité » mentionnée aussi par Cyrulnik²⁴. Cependant, devant ce dilemme Levi n'hésite pas car pour lui, raconter s'avère une urgence. Certes, il y a aussi le devoir de témoigner, mais c'est là une intention secondaire, comme il le dira plus tard²⁵. Le besoin de raconter se fait pressant déjà pendant sa détention, l'entraînant à prendre des notes qu'il est obligé de détruire aussitôt parce qu'il serait fatal de les garder. C'est justement à ces moments-là qu'il situe la naissance de *Si c'est un homme*. Levi place l'urgence de raconter au niveau des besoins primordiaux (« revenir ; manger ; raconter²⁶ ») et décrit à plusieurs reprises

20 Primo Levi, *Si c'est un homme*, op. cit., p. 113-114.

21 *Ibid.*, p. 115. Levi dira plus tard qu'il considère cette offense comme l'une des plus graves dont il a jamais été victime : « Cet homme-là se servit de moi comme d'un chiffon » (Risa Sodi, « Un'intervista con Primo Levi », dans Primo Levi, *Conversazioni e interviste 1963-1987*, op. cit., p. 232 : « quell'uomo mi usò come uno straccio »).

22 Primo Levi, *I sommersi e i salvati*, op. cit., p. 100 (« materia bruta, indifferente, buona nel migliore dei casi per qualche impiego industriale »).

23 Primo Levi, *Si c'est un homme*, op. cit., p. 185.

24 « Face à l'horreur, on éprouve une double nécessité : la raconter ou la taire » (Boris Cyrulnik, *Un merveilleux malheur*, op. cit., p. 118).

25 « L'intention de "laisser un témoignage" est venue après, le besoin primaire étant celui d'écrire en vue de libération » (Ferdinando Camon, *Conversazione con Primo Levi*, op. cit., p. 51 : « L'intenzione di "lasciare una testimonianza" è venuta dopo, il bisogno primario era quello di scrivere a scopo di liberazione »).

26 Primo Levi, « Alzarsi », dans *Ad ora incerta*, 1984, p. 16 (« Tornare ; mangiare ; raccontare »).

un rêve récurrent pour beaucoup de déportés, celui de rentrer à la maison, de manger, de raconter, mais de ne pas être écouté.

Selon Levi, la perspective de raconter est l'une des motivations possibles de survie. Il précise, toutefois, que sa survie n'est due qu'à un heureux hasard, puisqu'il est impossible de survivre à un camp d'extermination par ses propres forces. En outre, il se considère fortuné par rapport à bien d'autres survivants car la récupération de son identité a été facilitée par de nombreux facteurs :

L'aventure du Lager ne m'a détruit ni physiquement ni mentalement, comme il est arrivé à d'autres ; elle n'a pas détruit ma famille, elle ne m'a pas privé d'une patrie, elle ne m'a pas privé d'une maison, elle ne m'a pas privé d'un travail, tout le contraire, elle m'en a offert un second, car je n'aurais probablement jamais écrit si je n'avais pas eu ces choses à dire²⁷.

Même si, dans un premier temps, le récit des souvenirs traumatiques est orienté vers une libération intérieure, Levi insiste aussi, et à plusieurs reprises, sur sa fonction de témoignage. Il s'agit pour lui d'un témoignage individuel autant que collectif, avec plusieurs buts : témoigner pour préserver la mémoire de soi (plus précisément, « de cet autre et lointain moi-même qui avait vécu l'épisode d'Auschwitz²⁸ »), mais aussi celle du peuple juif, et plus particulièrement de ceux qui ont été anéantis et ne peuvent pas témoigner. Il le fait par solidarité, pour dénoncer l'injustice commise à leur égard, pour réparer en quelque sorte leur anéantissement et reconstruire leur identité. Voilà pourquoi il s'évertue à se rappeler leurs prénoms : « Ainsi mourut la petite Emilia, âgée de trois ans²⁹ » ; « mourut Chajim, horloger de Cracovie [...] ; mourut Szabó, le taciturne paysan hongrois [...] ; et Robert, professeur à la Sorbonne [...] ; et mourut Baruch, docker de Livorne, tout de suite, le premier jour³⁰ » ; et plus explicitement encore : « Hurbinék mourut dans les premiers jours de mars 1945 [...]. Rien ne reste de lui : il témoigne à travers mes paroles³¹ ». Qui plus est, témoigner et conserver la mémoire des camps de concentration signifie s'opposer à la politique du Troisième Reich, qui faisait la « guerre contre la mémoire³² ».

Or, Levi se montre parfaitement conscient des dangers que comporte le témoignage au nom d'un tiers, où l'œuvre littéraire fait office de pierre tombale pour ceux qui ont été anéantis. Premièrement, il ne se sent pas tout à fait qualifié pour témoigner, car les vrais témoins, les « musulmans », ceux qui ont vu le fond, n'ont pas survécu :

27 Dina Luce, « Il suono e la mente », dans Primo Levi, *Conversazioni e interviste 1963-1987*, op. cit., p. 37 (« L'avventura del Lager non mi ha distrutto né fisicamente né mentalmente, come è successo ad altri, non ha distrutto la mia famiglia, non mi ha privato di una patria, non mi ha privato di una casa, non solo non mi ha privato di un lavoro, ma me ne ha regalato un secondo, perché io probabilmente non avrei mai scritto se non avessi avuto queste cose da scrivere »).

28 Primo Levi, « Appendice, loc. cit. », p. 190.

29 Primo Levi, *Si c'est un homme*, op. cit., p. 19.

30 Primo Levi, *I sommersi e i salvati*, op. cit., p. 64 (« È morto Chajim, orologiaio di Cracovia [...] ; è morto Szabó, il taciturno contadino ungherese [...] ; e Robert, professore alla Sorbona [...] ; ed è morto Baruch, scaricatore del porto di Livorno, subito, il primo giorno »).

31 Primo Levi, *La tregua*, 1989, p. 167 (« Hurbinék morì ai primi giorni del marzo 1945 [...]. Nulla resta di lui : egli testimonia attraverso queste mie parole »).

32 Primo Levi, *I sommersi e i salvati*, op. cit., p. 20 (« guerra contro la memoria »).

L'histoire des camps de concentration a été écrite presque exclusivement par celui qui, comme moi-même, n'en a pas sondé le fond. Celui qui l'a fait n'est pas revenu³³.

À ce problème insoluble se joint une préoccupation qui, pour Levi, devient centrale : celle de la mémoire. À travers les diverses étapes de son expérience, la mémoire assume des fonctions complexes, voire divergentes. Ceci se manifeste d'emblée par la double perception des souvenirs qui resurgissent lors de l'internement. Si, d'une part, ils peuvent être utiles à la conservation de l'identité, ils sont perçus comme nuisibles à l'endurance, car « l'adaptation à la vie du camp de concentration est la seule manière de survivre³⁴ », même si s'adapter veut dire perdre son humanité. Alors que la routine quotidienne ne laisse pas d'espace à la réflexion, les souvenirs se donnent libre cours dès que le travail est suspendu (par exemple, lorsque Levi est hospitalisé au K.B., l'infirmerie du camp). Les « souvenirs du monde extérieur » entraînent alors une nouvelle forme de souffrance :

Le K.B., c'est le Lager moins l'épuisement physique. Aussi quiconque possède encore une lueur de raison y reprend-il conscience ; aussi y parlons-nous d'autre chose, durant les interminables journées vides, que de faim et de travail ; aussi en venons-nous à penser à ce qu'on a fait de nous, à tout ce qui nous a été enlevé, à cette vie qui est la nôtre. C'est dans cette baraque du K.B., au cours de cette parenthèse de paix relative, que nous avons appris combien notre personnalité est fragile, combien, beaucoup plus que notre vie, elle est menacée³⁵.

En même temps, Levi parle du souci, de l'angoisse de ne rien oublier de son expérience traumatique, attentif à tout ce qui se passe autour de lui pour pouvoir ensuite en témoigner. Il insiste sur sa mémoire « mécanique », voire « pathologique » de son expérience à Auschwitz et précise que ses souvenirs de la déportation sont beaucoup plus vifs et détaillés que ceux du reste de sa vie³⁶. Quarante ans après la déportation, il se dit profondément satisfait de son témoignage :

Je suis en paix avec moi-même parce que j'ai témoigné, parce que j'ai eu les yeux et les oreilles bien ouverts, ce qui fait que j'ai pu raconter d'une manière véridique, précise, ce que j'ai vu³⁷.

Ainsi, le récit qui aide l'auteur à retrouver la sérénité, à « réparer » la perte de l'identité et à la reconstruire, se trouve hautement valorisé par sa fonction de témoignage. Aux

33 *Ibid.*, p. 8 (« la storia dei Lager è stata scritta quasi esclusivamente da chi, come io stesso, non ne ha scandagliato il fondo. Chi lo ha fatto, non è tornato »).

34 Risa Sodi, « Un'intervista con Primo Levi, *loc. cit.* », p. 232 (« l'assuefazione alla vita nel campo di concentramento è il solo modo per sopravvivere »).

35 Primo Levi, *Si c'est un homme*, *op. cit.*, p. 58.

36 À propos de la notion de mémoire chez Primo Levi, voir aussi Marco Belpoliti, *Primo Levi*, 1998, p. 116-120 ; Stefano Bartezzaghi, « Cosmichimiche », dans Marco Belpoliti (éd.), *Primo Levi*, *op. cit.*, p. 293-294.

37 Marco Vigevari, « Le parole, il ricordo, la speranza », dans Primo Levi, *Conversazioni e interviste 1963-1987*, *op. cit.*, p. 219 (« Sono in pace con me perché ho testimoniato, perché ho avuto occhi e orecchie bene aperti tanto da poter raccontare in modo veridico, preciso quello che ho visto »).

yeux de l'auteur, il sert aussi à reconstruire l'identité collective du peuple juif, à laquelle il s'associe *a posteriori*. C'est en effet à travers l'expérience traumatique et à travers la réflexion sur cette expérience que Levi prend conscience d'être juif. Il s'agit d'un choix éthique et conscient qui se réalise seulement lorsque son identité juive devient problématique³⁸. Si, avant Hitler, Levi n'était qu'un jeune bourgeois italien³⁹, les lois raciales et la déportation lui ont « cousu dessus l'étoile de David⁴⁰ » et l'ont fait devenir juif. Néanmoins, il précise qu'en dépit de la culture juive qu'il s'est construite lui-même, il se sent « italien [...] par quatre cinquièmes », tout en ajoutant que « la fraction qui reste est plutôt importante⁴¹ ».

Cependant, il y a une autre fonction que Levi reconnaît à son récit et qu'il décrit comme « mémoire artificielle⁴² », « mémoire-prothèse⁴³ » ou même « succédané de mémoire⁴⁴ ». Il est conscient du fait que les souvenirs s'altèrent à force d'être racontés et que tout récit autobiographique, loin d'être une simple répétition du passé, comporte une reconstruction du passé⁴⁵. Il remarque par ailleurs que le souvenir d'une expérience traumatique est lui-même traumatique et que les revenants des camps de concentration affrontent ce problème de manières très différentes. Pour leur part, ses propres témoignages écrits, renouvelés aussi par de nombreux récits oraux, s'interposent « comme une barrière défensive, entre un présent on ne peut plus normal et le terrible passé d'Auschwitz⁴⁶ ». Le récit assume ainsi une fonction fondamentale et persistante dans le processus de la résilience interprété et commenté par l'auteur lui-même.

38 Voir Sophie Nezri-Dufour, *Primo Levi : una memoria ebraica del Novecento*, 2002.

39 Edith Bruck, « Ebreo fino a un certo punto », dans Primo Levi, *Conversazioni e interviste 1963–1987*, op. cit., p. 269 (« Prima di Hitler io ero un ragazzo borghese italiano »).

40 Ferdinando Camon, *Conversazione con Primo Levi*, op. cit., p. 72 (« la stella di Davide me l'hanno cucita e non solo sul vestito »).

41 Dina Luce, « Il suono e la mente, loc. cit. », p. 37 (« Io uso dire di sentirmi italiano [...] per quattro quinti [...], ma quella frazione che avanza, per me è piuttosto importante »).

42 Primo Levi, « Appendice, loc. cit. », p. 213.

43 Marco Vigevari, « Le parole, il ricordo, la speranza, loc. cit. », p. 214 (« memoria-protesi »).

44 Milvia Spadi, « Capire e far capire, loc. cit. », p. 257 (« surrogato della memoria »).

45 Voir Boris Cyrulnik, *Un merveilleux malheur*, op. cit., p. 121-122.

46 Primo Levi, « Appendice, loc. cit. », p. 213.

Références

- BARTEZZAGHI, Stefano, « Cosmichimiche », dans Marco BELPOLITI (éd.), *Primo Levi*, Milan, Marcos y Marcos, 1997.
- BELPOLITI, Marco, *Primo Levi*, Milan, Mondadori, 1998.
- BIDUSSA, David, « Tempo storico e tempo cronologico nella scrittura di Primo Levi », dans *Al di qua del bene e del male : la visione del mondo di Primo Levi, Atti del Convegno internazionale, Torino, 15-16 dicembre 1999*, Milan, Angeli, 2000, p. 109-127 (éd. de Enrico Mattioda).
- BRUCK, Edith, « Ebreo fino a un certo punto », dans Primo LEVI, *Conversazioni e interviste 1963-1987*, Turin, Einaudi, 1997, p. 269-273 (éd. de Marco Belpoliti).
- CAMON, Ferdinando, *Conversazione con Primo Levi*, Parme, Guanda, 1997.
- CAVAGLION, Alberto, *Primo Levi e Se questo è un uomo*, Turin, Loescher, 1993.
- CYRULNIK, Boris, *Un merveilleux malheur*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1999.
- FADINI, Edoardo, « Primo Levi si sente scrittore “dimezzato” », dans Primo LEVI, *Conversazioni e interviste 1963-1987*, Turin, Einaudi, 1997, p. 106-109 (éd. de Marco Belpoliti).
- LEVI, Primo, « Alzarsi », dans *Ad ora incerta*, Milan, Garzanti, 1984, p. 16.
- — —, « Conversazione con Daniela Amsallem », dans Marco BELPOLITI (éd.), *Primo Levi*, Milan, Marcos y Marcos, 1997, p. 55-73.
- — —, *I sommersi e i salvati*, Turin, Einaudi, 1991 [1986].
- — —, « La sfida della molecola », dans *Il fabbricante di specchi : racconti e saggi*, Turin, La Stampa, 1986, p. 27-32.
- — —, *La tregua*, Turin, Einaudi, 1989 [1963].
- — —, « Lo scrittore non scrittore », dans *L'asimmetria e la vita : articoli e saggi 1955-1987*, Turin, Einaudi, 2002 (éd. par Marco Belpoliti), p. 145-150.
- — —, *Se questo è un uomo*, Turin, Einaudi, 1989 [1958].
- — —, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1987 (trad. de Martine Schruoffeneger avec préface et appendice de l'auteur).
- LUCE, Dina, « Il suono e la mente », dans Primo LEVI, *Conversazioni e interviste 1963-1987*, Turin, Einaudi, 1997, p. 33-46 (éd. de Marco Belpoliti).
- NEZRI-DUFOUR, Sophie, *Primo Levi : una memoria ebraica del Novecento*, Florence, Giuntina, 2002.
- ROTH, Philip, « Primo Levi », dans *Shop Talk : A Writer and His Colleagues and Their Work*, Londres, Cape, 2001, p. 1-17.
- SODI, Risa, « Un'intervista con Primo Levi », dans Primo LEVI, *Conversazioni e interviste 1963-1987*, Turin, Einaudi, 1997, p. 223-241 (éd. de Marco Belpoliti).
- SPADI, Milvia, « Capire e far capire », dans Primo LEVI, *Conversazioni e interviste 1963-1987*, Turin, Einaudi, 1997 (éd. de Marco Belpoliti), p. 242-256.
- VIGEVANI, Marco, « Le parole, il ricordo, la speranza », dans Primo LEVI, *Conversazioni e interviste 1963-1987*, Turin, Einaudi, 1997, p. 213-222 (éd. de Marco Belpoliti).